MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

136

douzième année

avril 1965

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**38 F**	**19 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »
— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

ARCADIE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE AVRIL 1965

SOMMAIRE

De nos craintes et de nos peurs, par André BAUDRY 159

Etre ou ne pas être, par François LE HARDY 166

Emile Armand, théoricien de la révolution sexuelle et de la camaraderie amoureuse, par Serge TALBOT 180

Etais-je un collaborateur? par Raymond NORMAND. 189

A un jeune Français, par Jean FLORENTIN 193

L'initiation, par Raphaelle SORIANA 194

Livres :

Les minorités sexuelles, du Dr Ullerstam 198

Voulez-vous nous prêter votre mari, de Graham Greene .. 201

Une sorcière dans l'île, de Rosemary Manning 202

My spanish Youngster, de Martin Elmer 203

Un été à Sodome, de Edwin Fey 204

Jeux dangereux, de Lou Rand 204

HOMMAGE AUX AMITIÉS PARTICULIÈRES

DISCOURS EN ARCADIE

Deux grands disques microsillon 33 tours
(excellente audition)

ALLOCUTIONS PRONONCEES AU BANQUET
DU 11 NOVEMBRE 1964

ALLOCUTIONS

de

Mme GOUZE-RENAL

M. ROGER PEYREFITTE

M. JEAN DELANNOY

M. ANDRÉ BAUDRY

M. ANDRÉ-CLAUDE DESMON

Commander immédiatement ces 2 disques

— Tirage très limité —

(Les 2 disques, port compris : 50 F)

DE NOS CRAINTES ET DE NOS PEURS

par ANDRÉ BAUDRY.

Notre prestigieux historien, depuis douze ans, en diverses études générales comme *Les hommes du grand siècle* ou *La belle époque*, en des biographies d'hommes plus ou moins illustres, nous a conté la vie des homophiles du passé. Et chacun se souvient, pour tous ces portraits, des larmes, des peines, des sacrifices, des procès, des morts que cela représente.

C'est le passé. Et le présent?

On reproche assez à *Arcadie* de n'être point de son temps, de s'occuper plus de l'homophilie en soi que des homophiles, pour que je ne prenne pas la plume au sujet de cette litanie de nos craintes et de nos peurs.

Tous les homophiles, disons-le sans honte, connaissent toute leur vie, plus ou moins fortement, plus ou moins longuement, craintes et peurs.

Quel qu'il soit; la fortune, la situation, l'idéal étant même souvent des circonstances aggravantes.

Il n'est pas d'homophile qui connaisse une paix absolue, sereine, à n'importe quel âge, dans l'amitié partagée comme dans la solitude.

C'est notre lot, c'est notre vie.

Et si *Arcadie* a été créée, c'est bien pour alléger le fardeau de chacun des homophiles.

Quelles sont donc ces craintes et ces peurs?

Au moment de les répertorier, de les classer, je suis pris de vertige.

Quoi! si nombreuses, si constantes, si graves, aux conséquences tellement dramatiques ou mortelles...

Et ces milliers d'homophiles qui vivent avec, en leur compagnie, qui se jouent d'elles, qui s'en amusent, qui les bravent, qui les surmontent, qui les brisent, qui les narguent, qui restent vainqueurs!... Et ces homophiles, que

dans un siècle sans cœur et sans âme on condamne parce qu'on les considère uniquement comme des vicieux, des frivoles, des déséquilibrés, des bons à rien, des inutiles, des dangereux. (Je n'exagère rien, pensons à des pays étrangers où des fonctionnaires ont été chassés de leur administration le jour où l'on a découvert leur homophilie, pensons à ces innombrables jugements en correctionnelle où l'homophile est souvent considéré comme un malfaiteur plus dangereux que le voleur ou le criminel.)

En voyant défiler devant ma mémoire tant et tant de visages connus, je m'aperçois que ces homophiles ont besoin d'un courage peu commun pour mener à bien leur vie.

Le tabou homosexuel est si vivace, dans toutes les couches de la société, y compris chez ceux dont la mission est d'éclairer, de comprendre, d'aider, comme les médecins, les magistrats, les ecclésiastiques, que l'homophile vit dans la crainte d'être découvert ce qu'il est.

Milieu familial. Je pourrais citer des centaines de cas, tous plus atroces les uns que les autres.

Le fils, qui, hier encore, était considéré comme un fils affectueux, loyal, courageux, fin, intelligent, travailleur, sérieux, honnête, devient, en la minute même où son homophilie est découverte, la honte de la famille que l'on jette dehors.

On excusera le tricheur, sous cape — pour ne pas dire ouvertement même — on rira de ses bons tours que l'on qualifiera d'esprit d'invention...

On excusera le fils qui dans son égoïsme total a fait un enfant à une fille du village, sans qu'il soit question de l'épouser ou de reconnaître l'enfant... On a vu des mères, et c'est certes à leur honneur, supplier des cours d'assises de gracier le fils criminel, assassin...

Et moi, je sais des mères qui ont mis dehors leur fils homophile... J'ai reçu des lettres d'injures et de menaces de mères qui découvraient l'homophilie de leurs fils *majeur...*

... Je vous vois, vous, jeune Arcadien de province, arriver à mon bureau, la tête prise dans des bandages : vous veniez d'avoir un très grave accident de voiture, votre vie était en danger, les circonstances ont voulu que votre père et votre mère découvrent votre homophilie à ce moment-là : ils vous ont jeté à la rue... blessé, malade, exsangue, entre la vie et la mort.

On poursuit parfois en justice pour refus d'assistance à son prochain en danger! Voilà un beau cas, Messieurs les juges!

L'homophile, dans la majorité des cas, a donc toujours peur que les siens apprennent sa nature, et qu'il vive dans sa famille, ce qui est le cas de beaucoup d'homophiles de province, puisque célibataires, ou qu'il en vive séparé, ce sera le même tourment : crainte de faire souffrir la maman, crainte de voir le père se déchaîner, tous les proches se coaliser contre lui, et se retrouver encore plus seul, avec ce terrible destin sur lui, en lui.

Allons jusqu'au bout... et livrons la bassesse de certains parents : n'y a-t-il pas eu des parents qui sont allés jusqu'à un commissariat de police, jusqu'à écrire à un procureur, jusqu'à aller au lieu de travail... pour jeter à la justice, à la vindicte, au déshonneur le fils homophile. Je connais de tels cas. Etonnons-nous du fameux : « Famille, je vous hais! »

Milieu professionnel. Nous retrouvons ici les mêmes craintes. Tous ceux qui travaillent dans une administration, une société, sont à la merci d'une indiscrétion, de commérages plus ou moins fondés, et risquent de perdre leur emploi.

Administrations de l'Etat, d'abord, bien sûr. Même l'homophile très bien noté par ses supérieurs peut être traduit devant un conseil lorsqu'on découvre son homophilie et qu'on considère ce « vice » comme un danger.

Je pense à ce militaire, officier supérieur, encore très jeune, légion d'honneur, considéré comme un chef d'élite, exceptionnel et presque irremplaçable, et qui, traduit devant un Conseil, a été mis à la porte de l'armée parce qu'une lettre avait été interceptée et ne laissait aucun doute sur les mœurs de cet officier... et la haine est allée jusqu'à continuer à donner des renseignements peu flatteurs aux éventuels employeurs.

Seules quelques professions échappent à ce tabou.

Mais ce sont aussi quelques-uns parmi les millions d'homophiles.

Et si même l'homophile n'est point chassé comme un malfaiteur, il n'est jamais sûr que tel avancement, telle promotion, ne lui soient refusés si on découvre sa vie privée.

Seront-ce les seules craintes de l'homophile?

Chacun pourrait se dresser et me dire : certes non... Il y

a... oui, je sais, il y a la peur des pouvoirs publics, de la police, du maître chanteur, du truqueur, du gigolo, de l'assassin...

Homme comme n'importe quel homme, avec les mêmes pulsions sexuelles, l'homophile cherche un ami, cherche une relation d'un moment.

Alors il se heurte à une multitude de difficultés.

Excédé, pris de vertige, fatigué de sa solitude, il va là où, certes, il ne devrait aller. Il y commet un outrage, la police est là, c'est le tribunal et ses terribles conséquences.

Oui, la société doit poursuivre, doit exiger un minimum de dignité, de courage, mais comme je voudrais supplier ceux qui ont le terrible honneur de juger ces homophiles de ne point voir seulement la matérialité du fait, du délit, mais de juger l'âme de ce malheureux. On l'oublie trop, et on donne trois mois de prison qui n'arrangeront rien, qui briseront une vie, qui feront de cet homme une épave, ou un déraciné, ou un anarchiste... On oublie souvent que si l'homophile est allé là se faire « cueillir », il y a été conduit par une société aveugle, hypocrite, qui se contente de condamner souverainement ce qui ne lui plaît pas, sans se soucier de réalités pourtant certaines.

On s'occupe de mener l'homme vers la lune... et on se désintéresse de ce qui fait la chair de sa chair, le sang de son sang. On se gargarise de grandeur, de grands principes, d'idées souveraines, et on oublie que l'homme ne fait pas que penser à demain, ou que manger son pain quotidien : mais qu'il y a, en lui, cette force incommensurable, qui le fait un peu Dieu, aimer, être aimé, se perdre en un autre être pour se retrouver plus beau et meilleur..., se donner à un autre être pour l'élever, l'illuminer, et l'homophile — ô amour qui est ce qu'il veut — est de cette même race humaine : aimer, être aimé... Oui, là, maintenant, je pense à vous, Arcadien dans la quarantaine, qui, ces jours-ci, dans mon bureau des confidences, me disiez, le visage noyé par les larmes : « Vous me comprenez, M. Baudry, je n'ai jamais été aimé... »

Alors nos juges, nos princes, nos représentants dans des assemblées législatives, vous tous, qui à un titre d'autorité dans l'Etat, avez à juger, à préparer des textes, à les faire appliquer..., soyez humains!

L'homophile que vous avez devant vous a beaucoup de circonstances atténuantes. Ne les lui refusez pas. Accor-

dez-les lui généreusement... et comprenez qu'à travers le monde vous devriez soutenir, aider, faciliter la tâche des mouvements comme *Arcadie*, qui veulent éduquer les homophiles, et qui voudraient pouvoir les éduquer un peu plus tôt que la loi ne le leur permet, car l'homophile de vingt et un ans est souvent déjà marqué, pétri d'habitudes.

C'est dire, en passant, que non pas pour en profiter, non pas pour je ne sais quelle ridicule propagande, non pas pour les pervertir, il paraîtrait normal que la majorité soit fixée à dix-huit ans. Beaucoup de pays européens ont ainsi fixé la majorité, on sait qu'en France ce n'est pas le cas. Dans notre monde si évolué, marchant à pas de géants dans combien de domaines, il paraît surprenant que le clan des vieillards et des hypocrites — on le sait, multitude — empêche la réalisation d'un fait si banal.

Si l'homophile a ainsi peur des autorités publiques, au point qu'il croit que pour vivre et survivre *Arcadie* a été obligée de se donner, de se livrer, sans voix, à la police; si l'homophile est persuadé qu'il est traqué, persécuté, prêt à être jeté, demain, par tel gouvernement, dans des camps de concentration, cela montre bien l'étendue du drame, et combien de telles pensées peuvent le distraire d'autres travaux humains plus urgents et qui pourraient laisser l'homophile plus disponible.

L'homophile a toujours peur de tomber sur le maître-chanteur. Le maître-chanteur peut être un moins de vingt et un ans, il peut être un majeur. On dit parfois que le chantage est surtout une arme dans les pays où l'homophilie est un délit en tant que telle. En France, où ce n'est point le cas, il y a pourtant de très nombreuses affaires de ce genre. Incroyable, mais vrai..., récemment un contractuel dans un Ministère ne fit-il pas chanter un haut fonctionnaire d'une autre administration?... Un vieillard de soixante-dix ans n'a-t-il pas fait chanter un jeune ouvrier, allant jusqu'au scandale à son usine lorsque notre malheureux ne voulut plus rien donner...

Le chantage existe bien, et lors d'une rencontre, dehors, dans un bar, l'homophile est toujours — parfois, hélas, trop ravagé par le désir il oublie aussi toutes mesures de prudence et de précaution — inquiet, troublé, craintif. Ne parlons pas des innombrables histoires de mises en l'air, de coups et blessures, de sauvagerie, de tuerie, cela n'a pas d'autre nom.

Ainsi donc l'homophile traverse la vie environné de danger, en proie à mille peurs.

Serait-ce tout? Non. Pour couronner cela, il y aura la peur de l'au-delà, pour une multitude d'homophiles qui sont chrétiens, et je le redis ici, il y a un nombre absolument extraordinaire de chrétiens parmi les homophiles.

Suprême peur, l'homophile craint d'être rejeté par Dieu, comme il l'est déjà, souvent, par l'Eglise, par les Eglises.

S'il lit des manuels de théologie, il se rend compte qu'il commet péché mortel sur péché mortel; s'il se confesse, très souvent, le confesseur est incapable de l'aider, de le réconforter, quand il ne le condamne pas déjà aux enfers; s'il parle à Dieu dans le secret de sa conscience, il lui semble n'entendre aucune réponse, tellement il est imprégné des interdictions et des malédictions divines ou ecclésiastiques, la voix de Dieu se perd car elle doit traverser cette bure épaisse de la théologie morale, des sentences ou du silence du magistère. Dieu lui échappe, l'Eglise ne lui donne rien, car elle s'est quasi toujours contentée jusqu'à ce jour en ce qui concerne l'homophilie de se retrancher derrière les généralités du chapitre *de la chasteté*. l'homophile chrétien est désemparé, triste, amer, seul.

Seul... C'est souvent ce mot qui revient donc sous la plume quand il s'agit de parler du sort, de la vie, de la destinée des homophiles.

Seul... C'est bien le mot que jai le plus lu et le plus entendu, durant ces douze années d'apostolat arcadien... Seul... mon très cher Ami arcadien, c'est encore ce mot que vous vous chuchotez à vous-même à cette heure même où vous me lisez, et que vous répéterez ce soir et demain...

Ah oui, n'est-ce pas, vous avez bien l'impression, la certitude que vous êtes abandonné de tous.

L'Etat vous tolère... et à peine.

La famille vous désire comme il est de coutume d'être dans une famille où le scandale des scandales c'est être homosexuel.

Vos patrons, vos relations, vos amis, vous fermeraient souvent leurs portes s'ils apprenaient.

Quand vous vous risquez à sortir de cette atroce et pesante solitude vous êtes pris de vertige : police, maître-chanteur, dangers, conséquences...

Et vous mettant à genoux, sur la dalle de la cathédrale près du Pontife qui devrait s'occuper de tous ses fils, ou sur

le pavé de l'Eglise de campagne, ou dans votre chambre, il vous paraît bien que Dieu est sourd...

Et à nouveau : *seul, seul...*

Etrange et terrible destinée de l'homophile!

Laissez-moi vous redire, à vous qui me lisez, que si, à travers le monde, des hommes ont entrepris une action, qu'elle s'appelle *Der Kreis, One, Mattachine, C.O.C., Arcadie*, c'est bien pour que vous ne soyez plus seuls..., c'est bien pour faire taire craintes et peurs, c'est bien pour les annihiler, pour remodeler votre visage humain, pour vous redonner espoir et joie, pour vous redonner le goût de la vraie vie.

Alors, oh mes amis homophiles, pourquoi faudrait-il que dans nos organisations vous vous obstiniez encore à vouloir craindre, et nous accuser de commerce indigne?... Venez et voyez, ici et ailleurs, nous n'existons que pour vous rassurer, vous aider, vous installer dans la vie, et répondre toujours présent.

André BAUDRY.

MICHEL BREITMAN

SÉBASTIEN

« *Toutes nos vieilles nostalgies...* »

DENOEL — 191 p. — 9,75 F

EILEEN BASSING

MEXICAN BLUES

« *Un petit monde étrange...* »

Ed. Robert Laffont — 455 p. — 21 F

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE ?

par FRANÇOIS LE HARDY.

Le *Mistral* catapulté de la gare de Lyon fonçait sur le parallèle de ses rails d'acier luisant. En face de moi, sur la banquette molle des premières, je remarquais un jeune homme vêtu de gris-anthracite; il avait à la main un Classique Garnier. « Un potache », pensais-je!

Le rapide forçant l'allure imprimait aux feuillets de la brochure les pulsations des cahots de ses hoogies aux jonctions des rails. Sur le masque parfait de cet être lymphatique, à la chevelure de geais, je discernais un enthousiasme qui l'extrayait de l'éphémère séjour du compartiment aux velours empoussiérés, surchargés de lingeries surannées.

Je délaissais le roman policier acheté à la gare et je contemplais fasciné ce garçon dont l'aspect était celui des princes de la Renaissance.

Ce n'est que passé Dijon que j'entendis sa voix pour la première fois. Il avait refermé le Classique Garnier et je vis ses lèvres frémir, laissant percer le pâle orient lacté de ses dents moins faites pour mordre que pour moduler le discours et orner le sourire.

Au travers du vacarme étouffé de la voie, je l'entendis murmurer, le regard vide, le monologue fameux d'Hamlet :

« Etre ou ne pas être,
« Voilà la question!
« Est-il plus noble en son fors...

Sa voix traîna, non qu'il manquât de mémoire mais le rêve l'assaillit sur ces phrases qui semblaient l'atteindre au plus profond de soi.

« De supporter les traits
« Dont nous meurtrit
« ... l'outrageuse fortune », reprit-il, trahissant son émoi grandissant, et de nouveau le silence s'établit sur la bouche entrouverte.

Payant d'audace, je lançais le cri de la révolte, suscitant l'étonnement dans son regard d'ambre doré :

— « Ou bien de s'insurger contre une mer d'ennui,
« De lutter et d'en triompher?

Je rougis, je crois; pris de vertige, je l'entendis dans une

pénombre de fièvre dire ces mots de terreur : Mourir, dormir? Dormir, rêver peut-être!

— C'est là qu'est le hic, appuyais-je, me dressant,

« Car lorsque l'on s'est échappé à l'humaine bagarre... ».

Je me tus, étranglé de ce que j'avais osé et j'écoutais dès lors, attendant que tombe le « ...quitus à soi-même d'un seul coup de poignard! ».

— Vous aimez Shakespeare? interrogea-t-il.

— Oui beaucoup, répliquai-je niaisement. Je m'en souviens très bien. La conversation s'engagea et chacune de ses phrases, sans que j'en discerne la raison, soulevait en moi une bouffée de je ne sais quelle sensation délicieuse.

Ces instants sont restés gravés dans ma mémoire; ils sont plus qu'un souvenir, plus que ma jeunesse elle-même, ils sont un peu de tout mon être qu'amputerait leur oubli.

Il s'appelait Hervé et il s'adonnait à la médicastre, étant en troisième année de médecine. S'il était dans ce train c'est que, comme moi, il avait subi un accident pulmonaire et que la Faculté l'envoyait se reposer dans le même sana que le mien.

C'est dans ce train que j'appris à louer la souffrance et les destins contraires, cette rencontre fortuite me payait des inquiétudes de la maladie, de l'interruption de la vie et du trimestre d'hospitalisation.

Le sentiment qui m'envahissait à sa vue était neuf. J'avais bien des fois ressenti quelque émoi à l'approche d'un garçon de mon âge ou d'un homme d'âge mûr. Maintes fois j'avais pénétré dans des chambres de garçons pour m'y jeter dans les ébats des amours masculines, libres et sans formalisme, sans coquetterie, sans convoitises ni jalousies. La vue de ce garçon n'éveillait qu'une admiration chaste comme ses formes longues et délicates, noyées dans les plis de la serge couleur de zinc.

Machinalement, je récapitulais les êtres que j'aimais et dont je savais l'amour pour moi. Maman, douce, pure et compréhensive, mon père, auquel je rêvais de m'identifier, et le vide se faisait en mon esprit, bien avant que ne soit épuisée la litanie des parents, des camarades et toutes les figures tutélaires de mon existence facile et de peu de relief. Rien de semblable, de nul d'entre eux, n'égalait l'attraction qu'exerçait cet inconnu sur moi, tel l'aimant sur une vaine limaille.

Je n'avais pas de liens issus de l'habitude avec lui, sa vue ne provoquait pas en moi de soif brutal ou de fureur éro-

tique. Mon regard ne cherchait nullement à discerner quelque forme fugitive, la rondeur d'une cuisse ou la fuite oblique de son ventre.

Au plus considérais-je l'angle spirituel de sa joue percée d'une fossette; l'amour qu'il suggérait était immatériel comme s'il n'avait pas eu de sexe.

Il se passa un assez longtemps avant qu'un funiculaire ne nous hisse au-delà du cirque de rochers, sur ce balcon de montagne aux horizons de kaléidoscope qui allait devenir pour moi le lieu où l'on est bien, la patrie virgiléenne pour la vie entière.

J'étais parti consterné de Paris, prêt à compter les jours dans l'attente d'une visite de lettres familiales. J'arrivais empli d'une étrange allégresse qui trouva son comble lorsqu'au terme du premier repas dans le restaurant coloré du sana, où une jeunesse trépidante exigea un discours des « Bizuts », celui qui n'était encore que « le type de la place d'en face » demanda et obtint que nous partagions la même chambre. L'inconnu de la veille était devenu l'ami de toujours; il m'était impensable de ne l'avoir pas toujours connu.

Le lendemain, on nous appela au laboratoire pour l'examen médical d'entrée. Je ressens encore la fascination de son torse d'ivoire que je découvris et je cherchais prétexte pour le frôler dans l'antre noir parcouru de lueurs qu'est la salle de radiologie.

Comme nombre de malades, il ne savait pas cracher, c'était un inconvénient auquel, par fortune, j'échappais, mais dont il était victime. L'infirmière lui enfonça dans la gorge une tubulure de caoutchouc. Il hoqueta et étreignit le bord de la chaise, son visage blêmit et des larmes coulèrent sur ses joues. Un sanglot nauséeux jaillit de sa gorge et ses dents se serrèrent convulsivement sur l'instrument de supplice.

Combien aurais-je voulu souffrir à sa place; son corps me semblait moins apte que le mien, en ses formes longues et fragiles, à subir cette torture.

A un moment, je le vis arracher comme un fou la tubulure sous les invectives de l'infirmière, déplorant d'avoir à réitérer.

Il s'excusa avec humilité et de nouveau absorba le tube gluant dans un effort atroce. Je le vis vaciller, prêt à tomber. Je m'élançais pour le soutenir et l'empoignais par le torse, son dos contre ma poitrine et ma joue collée sur son

oreille. Il eut un geste de dénégation lorsqu'avec véhémence j'exigeais que prit fin le supplice, et le bourreau se rendit à ma prière. Jusqu'à ce jour, je le ressentais confusément, je n'avais jamais tant craint, souffert et aimé.

Dans le langage de cette maison dont le bon usage interdit qu'on la désigne sous le vocable de « sana », nous étions devenus des « cothurnes », une paire de copains qui partagent la même « turne », la chambre du langage des « croulants ».

Nous nous étions, Hervé et moi, rencontrés dans un compartiment de chemin de fer, en un voyage dans l'espace, dès lors nous accomplîmes un voyage dans le temps.

Combien morne est le temps qui passe bref mais revient sans cesse sur la réclusion des cures de silence. Et les montagnes immenses prenaient des allures méchantes de murs de geôle dans la succession ininterrompue de jours dont le chapelet ne semblait pas devoir limiter ses dizaines.

« Les montagnes sont belles, me forçais-je à dire, dommage que nous n'y venions pas en touristes! », surpris que j'étais de ne pas retrouver à ces accumulations, œuvre des Titans de la légende, l'aspect riant et l'ambiance sportive qu'elles avaient lors des séjours à Mégève et à l'Alpe d'Huez.

— « Les montagnes nous cachent la mer! », répondait-il morose.

C'est à lui seul que je dois de ne pas avoir été accablé par les enlisements de la vie sanatoriale. Il souffrait plus que moi de la réclusion mais il possédait des trésors d'humanité qui ne laissèrent d'accroître l'admiration qu'il m'inspirait.

J'avais apporté un électrophone de grand prix dont les hautes qualités n'étaient mises à profit que pour l'audition de la musique des films que j'avais aimés. Magicien, il usa de cet instrument pour conférer une musique au film de notre existence, m'initiant au plaisir sensuel et grisant de reconnaître une phrase musicale de prédilection.

C'est de lui que j'appris à rechercher la beauté des couleurs et des lumières. Un instinct sûr des valeurs esthétiques lui faisait poursuivre les réalités de la vie dans les abstractions des peintres dont il me découvrait les œuvres reproduites. Il choisissait mes lectures, m'arrachant aux ornières du « Polar » et de la liste des derniers prix littéraires.

En dépit de sa vaste culture, jamais il ne se montrait pédant. Sceptique quant à son jugement, il me fit découvrir une pensée relative et libre que gouvernait le sens de

l'esthétique et au-delà des élans de la jeunesse qui l'habitait, une profonde indulgence pour tout ce qui est humain.

Dès que l'on nous permit de sortir à midi, je disputais avec lui des parties de pétanque où son agilité qui n'était pas celle d'un rat de bibliothèque m'étonnait.

C'est un soir que nous avons parlé de l'amour. Le cœur battant, je lui révélais, anxieux de sa réponse, mon goût intense pour les amours de garçons et cette révélation, dans le contexte des prévenances maladroites que j'avais pour lui, ne lui laissa aucun doute sur mes sentiments à son égard. Il m'avoua son égal inattrait pour la gent féminine mais me dit vouloir se garder longtemps encore de toute sexualité.

J'avais dit mon amour; il ne m'avait pas méprisé : mon bien-être était indicible et je le jugeais plus grand de ne pas me rejeter pour ce qui devenait « mon vice », « ma turpitude » lorsque je me comparais à ce garçon supérieur que j'imaginais pur et chaste.

Après quelques mois de cure, il s'avéra qu'un semestre de soins me rendrait la liberté mais qu'une intervention chirurgicale, seule, libérerait son poumon d'une plaie opiniâtre.

— « La « lobectomie » n'est pas une chose grave », me dit-il, avec sérénité néanmoins; j'étais consterné de ce mauvais partage m'attribuant la patience dont j'étais à la rigueur capable mais imposant la souffrance et l'épreuve de forces corpelles à Hervé alors même, j'en étais convaincu, qu'il était moins apte que moi pour cet affrontement.

Il partit de bonne humeur vers le « billard » mais l'idée de son thorax ouvert, de son cœur dénudé susceptible de cesser de battre, habita mon cauchemar éveillé les trois heures que dura l'opération.

De tout le mois qui suivit, je ne sortis plus de notre chambre, me substituant au personnel pour satisfaire aux exigences de ce pauvre corps torturé, pénétré de drains et brûlant de fièvre. Il ne se plaignit jamais, hors des séances de pansements qui, seules, parvenaient à lui arracher des gémissements qu'il réprimait violemment.

J'écrivis son nom à l'intérieur de mon électrophone en dépit de ses protestations et, un jour, je déballais sur son lit les enregistrements qu'il aimait, ses livres préférés dans les éditions les plus luxueuses. Je passais à son poignet mon beau chronomètre suisse en remplacement de sa montre de bazar que j'exigeais en échange.

Je veillais à ce que la visite de mes parents coïncidât avec son rétablissement. Mon père, lorsqu'il le connut et découvrit notre amitié, nous appela « les frères siamois ». Pas plus que ma mère, il ne se formalisa d'avoir deux garçons au lieu d'un à visiter. Il fut convenu qu'Hervé, en dépit de ses refus et de sa discrétion, serait de toutes les sorties de leur séjour d'une demi-semaine.

J'éprouvais quelque gêne lorsqu'il découvrit l'ostentation de l'immense « Fleetwod-Cadillac » et la casquette octogonale du chauffeur, lui dont les parents le viendraient voir avec un billet de réduction de congés payés. Je me pris à désirer sauvagement que le monstre de quarante chevaux se transforme en une Renault qui n'en eût que quatre! Il ignora le luxe avec un détachement d'aristocrate et ne fut nullement gêné de pénétrer dans les relais de milliardaires, contrastant avec les restaurants modestes de l'univers des petits fonctionnaires dont il était issu.

C'est lorsqu'un orchestre « Jazz-Symphonique » déversa par-dessus les épaules des maîtres d'hôtel gourmés ses flots d'harmonie fade, que je mesurais les trésors dont Hervé m'avait offert le partage à la pauvreté vulgaire de notre société de businessmens dorés, ignorante des problèmes pratiques.

Dès lors, sur les lettres de mes parents, il y eut à chaque courrier un mot amical au sujet de mon « frère siamois » et les amis informés par eux parlèrent de « la merveille » et de l' « alterego ». « Tu es déjà célèbre dans la « high society », pensai-je, ignore-le! »

A quelque temps de là, profitant de la « cure libre », nous partîmes pour l'après-midi dans la montagne ensoleillée. Je cueillis pour sécher dans ses livres des colchiques et des cyclamens sauvages; je savais le goût qu'il avait des fleurs et je lui dédiais obscurément ces offrandes votices.

Nous marchâmes longtemps sur les flancs de la montagne, envahie d'une végétation touffue et nous parvînmes dans une zone d'herbes rases, récemment abandonnée par les troupeaux en transhumance.

Je ne me lassais pas de discuter avec lui et le contraignis à demeurer tardivement sur le versant ombré du nord de la roche. En face de nous, à plus de quarante kilomètres, une chaîne de montagnes devenait violette et rose, et mauve et jaune tout à la fois. Il s'inquiétait de l'heure mais cédait aisément à mon caprice, grisé lui-même par la beauté du spectacle.

Soudain le soleil chavira derrière les crêtes violettes et un nuage sombre nous fit perdre de vue les sentiers et le relief du terrain.

J'espérais encore retrouver en tâtonnant le chemin, en me fiant au grondement d'un torrent, mais cet espoir s'avéra vain et nous fûmes bien heureux d'échouer dans la cabane du berger entrevue quelques heures plus tôt.

La nuit s'établit très vite et, dans cet antre ouvert à tous les vents, il faisait très froid; je sentis Hervé grelotter.

— « Tu as froid? », lui demandais-je anxieux.

— « Non », répondit-il.

Cette réponse n'était manifestement pas sincère. J'eus en un instant la vision de cet être précieux au corps trop fragile, atteint par les maux dont la chance me préservait. J'eus aussi le souvenir de la sottise avec laquelle j'avais provoqué ce retard dans la montage qui avait abouti à maintenir un opéré récent dans le froid nocturne.

Jamais autant que ce soir-là, je n'ai ressenti un tel remords. Je participais à la conscience de l'assassin marchant, sa victime derrière lui, vers un poste de police pour s'y constituer prisonnier.

Passant outre à ses refus proches de la colère, je lui passais sur les épaules ma veste et mon chandail de laine. Le froid ne cessait de grandir et le brouillard nous plongeait dans une étuve glacée. Je crois être devenu fou à ce moment. Je déchirais ma chemise pour lui couvrir les lèvres et les narines afin de faire obstacle à la vapeur gelée et je me couchais sur son corps.

— « Tu es fou! », me dit-il, Certes, j'étais fou; dans ma tête, des globes de feu se heurtaient et je formulais des prières aux dieux du Ciel et de l'Enfer afin que la mort frappe mon corps mais épargne Hervé.

La mort s'identifiait à ce froid et une terreur abominable me la faisait discerner, glaçant ce corps dans lequel mon âme était infiniment plus présente que sur mes propres os.

Nul être sans doute ne s'est autant haï que moi à cette heure-là.

Enfin le nuage se leva, faisant place à une faible clarté lunaire lorsqu'il fut minuit. Je me levais, ramenant du fourrage sur son corps et j'allais allumer un feu de débris à l'entrée de la hutte. La flamme se développa, répandant des odeurs âcres et le visage d'Hervé se marbra de ses projections grelottantes. Je jetais des bouses de vache dans le foyer et je revins vers lui : il me souriait.

— « De quoi as-tu peur? », interrogea-t-il.

— « De rien! », mentais-je.

Trahissant cette inquiétude, je lui posais l'instant d'après cette question qui me lancinait.

— « As-tu froid? »

— « Non, je suis bien. »

— « C'est vrai? »

— « Je te le jure. »

Cette réponse me ravit; je tombais sur lui et, gauchement, je l'embrassais là où commençait à percer la pomme d'Adam.

Il passa un bras sur mes épaules en silence.

— « Je suis un idiot », soufflais-je; « je nous ai égarés ».

— « Tu es fou », riposta-t-il doucement, « nous sommes bien ici ».

— « Je t'aime Hervé, plus que tout au monde. »

Un silence passa, précédant le silence définitif. Il murmura : « Moi aussi. »

Au dedans de moi-même, un flot de sentiments se heurtait : « Je n'ai pas le droit de l'aimer..., je n'ai pas le droit de l'aimer, je n'en ai pas le droit », pensais-je frénétiquement. Mais il m'a dit qu'il m'aime aussi, me répondais-je. Il ne l'a fait que parce qu'il a pitié, parce qu'il est prêt à tout comprendre, tout accepter, comme lorsqu'il parle contre la peine de mort.

Devina-t-il l'effervescence de mon esprit? Je ne sais mais il me chuchota soudain : « Dors! »

Je ne sais s'il dormit réellement mais longtemps encore je veillais, célébrant une liturgie de caresses imaginaires sur les formes de l'enfant bien-aimé.

Notre retour, au petit matin, passa inaperçu, la garde de nuit se refusant à toute dénonciation.

Cette nuit passée dans la montagne hanta mon souvenir, me causant une brûlure corrosive. Je crois bien que je perdis alors tout bon sens mais cet égarement, à la mémoire, ne me cause nul remords. Je fus envahi d'un désir fou de « lui ».

« Lui » — Hervé — Hervé — « Lui ».

J'ouvrais des livres mais les lignes étaient illisibles, son image dansant sur les feuillets. Je m'isolais pour penser à lui. J'allais au cinéma et au concert de musique enregistrée pour, dans la pénombre, ne voir et n'entendre que lui.

Je passais de longues heures, la nuit, appuyé sur un coude, à le contempler endormi.

Une sensation de glace et de feu galvanisant mon corps et me crispant la gorge m'envahissait à sa vue, me paralysant tout entier sur ma chaise de cure où je feignais le sommeil, pour mieux rêver de lui.

Un samedi, je volais son linge sale que je fourrais sous mon traversin. Dès que je fus seul, je promenais mes lèvres partout où je devinais le contact de son corps, humant à m'en enivrer le peu de parfum corporel qui pouvait subsister.

Le matin venu, je me dis que j'étais dangereux. Dangereux pour moi, ce qui n'était pas grave. Dangereux pour Hervé, ce qui était infiniment plus reprochable. Je songeais un instant au suicide, puis, prosaïquement, je pris le parti de solliciter un changement de chambre.

Hervé était seul présent lorsque la secrétaire médicale vint s'enquérir des raisons de ma volonté de gagner le « nouveau bâtiment ».

A mon retour, ayant sans doute percé mon trouble, de sa perspicacité, il me dit gravement :

— « Je nous ai inscrits pour la cure libre de demain. J'ai à te parler... »

Je le suivis la tête vide, la nuque rigide et la lèvre sèche, comprenant que ce que j'appelais mon « insanité » était percé.

Il donna le signal de la halte dans une petite clairière en retrait de la sente des muletiers et me fit asseoir à côté de lui.

Il y eut un silence oppressant, puis il éleva une voix pleine de tonalités sourdes que je ne lui connaissais pas.

C'est dans une intense émotion que je l'entendis proférer :

— « Je sais ce que tu es... Je veux..., je veux faire ce qui te fera du bien... Moi aussi, je t'aime, tu sais. »

Ma stupeur fut extrême; je me mis à trembler, je lui saisis les mains et je vis qu'il était pâle. Alors je me dressais et je crois que j'ai hurlé. Il m'offrait lui-même de le profaner; ce sacrilège, par-dessus mon désir, réveillait chez moi la révolte, cette acceptation elle-même était une accusation contre moi, appelant la repentance.

— « Je suis un salaud, je suis un porc, une ordure! », explosais-je, prêt à fuir.

A son tour il se dressa, me plaquant sa paume sur la bouche.

— « Veux-tu te taire », cria-t-il sur le même ton, et le silence revint.

J'étais abasourdi. Un amour immense, plus vaste que mon corps, occupait mon être, me rivant à lui, et cependant une force qui procédait de la vénération que je lui avais portée m'écartait de son corps.

Je fléchis un instant et l'embrassais; je nous sentis basculer dans l'herbe molle et j'étais bien prêt de l'aimer sans réserve lorsqu'un nouveau scrupule me glaça. « Il se sacrifie », pensais-je; ce n'est là qu'un sacrifice qu'il me fait sans plaisir : il va souffrir, il aura honte et il me détestera!

Je lui en fis part et c'est lui qui prit alors l'initiative de m'embrasser en glissant sa main sous la popeline moite de ma chemise. Son acceptation me fit peur, elle ouvrit en moi les vannes de l'émotion la plus immense...

Il dut bien se passer une heure ou deux avant que nos yeux recommencent à entrevoir la montagne environnante où nous étions seuls, dans la solitude de l'absolu.

Au retour, dans le sentier rocailleux, j'étais heureux et anxieux tout à la fois. Nul au sana ne pouvait deviner notre escapade et les jeux secrets auxquels nous nous étions livrés. Je redoutais qu'Hervé ne soit blessé intérieurement et je le surveillais avidement dans la crainte insensée que quelque signe extérieur ne vint manifester quelque altération de son être.

A la nuit venue, je le vis s'approcher de mon lit, son corps flottant dans un pyjama soyeux. Il s'assit avec la dignité gracieuse qui ornait chacun de ses gestes et son visage doré par le soleil de la montagne vint reposer sur ma poitrine nue.

— « Tu ne regrettes rien? Tu ne m'en veux pas? », lui demandais-je.

J'entends encore la phrase brève dite d'une voix saccadée en réponse à ma question, après qu'un silence interminable et bref eut passé.

— « Non, je suis heureux et toi? »

Pour toute réponse, je l'embrassais...

— « Je te jure de t'aimer toujours et de ne jamais aimer qui que ce soit d'autre que toi », lui déclarais-je gravement.

— « Moi aussi, je ne veux jamais aimer que toi », répondit-il.

A partir de ce jour, il ne se passa guère de nuit sans que je ne sorte de mon lit pour aller à sa rencontre ou veiller sur son sommeil, respirer son souffle léger...

Cette période m'a laissé le souvenir d'une totale joie de vivre, elle ne dura que quelques semaines cependant.

Le temps de la guérison était arrivé et j'étais impatient de regagner Paris avec lui. Mon désappointement fut grand lorsque Hervé m'annonça qu'il allait se spécialiser dans la phtysiologie, terminer sa médecine dans l'Université la plus proche et faire son externat dans le sana... Autant dire qu'il y passerait sa vie. Cette vocation me fit horreur; je tentais désespérément de l'en détourner.

— « Nous habiterons ensemble et je te ferai construire la plus belle clinique d'Europe lorsque je serai reçu médecin », insistai-je vainement.

Je découvris que la fortune de ma famille constituait l'obstacle qui s'opposait à la réalisation des projets que j'avais échafaudés, alors même que j'en attendais le moyen efficace d'accommoder mon existence selon mon gré.

Cet être à la conscience délicate redoutait d'être dans la position d'un partenaire de plaisir entretenu. Il avait choisi, préférant cet austère sacerdoce à l'état de chirurgien mondain, de prodiguer ses soins aux jeunes qui, comme nous, contracteraient une turberculose, afin que sa propre expérience lui permît de faciliter leur exil d'une année à la montagne.

J'échafaudais alors des rêves romanesques. Tout lâcher, partir ensemble en Asie ou en Afrique, y être pauvres tous les deux. Rien ne le fit céder. « Tu ferais ton malheur », me disait-il.

Il voulut bien me promettre d'être mon spécialiste particulier et de venir me rejoindre de temps à autre.

Je retardais d'un mois mon départ du sana tout en renonçant à une vaine insistance qui ne faisait que le peiner.

Au volant de la voiture de sport, cadeau de guérison de mes parents, je parcourus avec lui les routes en lacets et les alpages verdoyants. J'éprouvais une mélancolie douloureuse à contempler, pour la dernière fois à ses côtés, les lignes des crêtes neigeuses dans le soleil du soir. J'étais conscient de vivre l'agonie d'un âge de ma vie, de tourner une page du livre de l'irrévocable progression de mon destin. Jamais plus ce bonheur simple et enivrant, nourri de l'enthousiasme de mes vingt ans, ne serait possible.

« Mourir, dormir », murmurais-je, « on ne s'insurge pas contre le temps qui passe », refoulant les sanglots qui gonflaient ma poitrine.

. . . . . .

Sur le quai de la gare je lui remis la carte grise de ma

voiture; il était ébahi : « Que veux-tu que j'en fasse? », s'interrogea-t-il.

— « Je l'ai fait mettre à ton nom, la voiture est à toi », m'avisant soudain qu'il importait de lui faire passer son permis et ouvrir un compte d'essence, les besoins de l' « Austin Haley » étant hors de proportion avec sa bourse.

J'éludais ses remerciements et ne lui dis même pas au revoir, courant vers le train prêt à partir. Je ne lui adressais aucun signe par la portière et sur le tempo progressif de boléro du train, la tête dans mes mains, je « le » contemplais par le souvenir, berçant mon rêve de quelques mesures léthargiques d'Olivier Messiaen.

. . . . . .

Mon premier soin fut de lui organiser une chambre près de la mienne dans l'appartement de mes parents où nul n'eut le droit d'accéder et je projetais d'agir de même dans notre bateau familial et dans la villa de La Baule. Je m'enfermais de longues heures dans cette chambre pour y contempler les photos et les reliques de notre vie de sana, écouter des partitions enregistrées de Bach. Dans mon souvenir, Hervé s'identifiait à une musique, lui qui m'avait initié au culte de la beauté.

. . . . . .

Il est venu une dizaine de fois à Paris occuper son sanctuaire et il séjourna dans les autres tabernacles qui lui étaient consacrés. Moi-même je retournais au sana où nous partagions son petit appartement de « toubib ». J'étais amusé, je l'avoue, de le voir officier, sanglé dans son tablier médical blanc qui soulignait la fuite gracieuse des lignes longues de son corps mince. Il était populaire par sa gentillesse et sa patience à toute épreuve pour les malades exubérants de vingt ans.

Sa thèse et ses quelques ouvrages, tous consacrés à la phtysiologie, et dont j'avais fait tirer des éditions de luxe reliées finement faisaient de lui un spécialiste dont la science des corps égalait celle des âmes.

Il acceptait de bonne grâce de m'examiner quatre fois l'an, mais jamais il n'agréa les ponts d'or que je lui fis proposer pour diriger le service médical de l'une de nos usines.

Je ne lui ai jamais découvert d'amitié particulière avec ses malades, il n'eut de liaison nulle part et ne courtisa nulle

femme. Les trente ans passèrent sans altérer la pureté profonde de cet être dont l'instinct ne s'éveillait qu'à la beauté, ignorant de la cupidité, ayant pour passion de soulager les souffrances d'une humanité fraternelle dont ses notes me révélèrent, depuis, l'amour mystique.

. . . . . .

Son obstination à ne pas venir à Paris en cet automne m'exaspéra autant que les fausses bonnes raisons qu'il m'en donnait. J'allais prendre le prétexte du désir d'un bilan médical pour le rejoindre, lorsque éveillant en moi l'intuition des désastres, une dépêche tomba sur mon bureau pour me dire, sous la signature d'un autre médecin du sana : « Hervé vous demande. Stop. Venez vite. »

Je ne pus obtenir de liaison téléphonique en raison d'une avalanche qui avait emporté les lignes. J'eus recours à un avion-taxi qui me déposa sur un terrain de la vallée toute proche.

Dans la voiture marchant au pas derrière le chasse-neige, mes tempes étaient atrocement serrées, « trop tard », me disait une voix formidable. « Trop tard », murmurais-je sourdement... « Trop tard », tel était le verdict, lorsque je fus en présence du corps déjà froid d'Hervé.

Son masque de cire fine avait les traits d'une adolescence torturée, la jeunesse seule imprégnait ses formes mortes que, vivantes, j'avais bien connues.

Etait-ce donc la bouche que j'avais aimée, cette ligne de glace violette, ornement d'un enfeu de pierre?

On l'avait hospitalisé dans notre chambre de jadis alors que, réinfecté, il avait contracté une tuberculose générale.

Depuis de longs mois il se savait malade mais en gardait le secret.

« Pourquoi n'est-ce pas moi, pourquoi n'est-ce pas moi? », râlais-je. « Est-il une puissance bonne ou mauvaise qui soit assez forte pour lui transfuser ma vie? »

. . . . . .

Sa mère me donna le coffret posé sur sa table de nuit; il était rempli de lettres que je lui avais écrites et de photos de nous deux...

Dans la mort, il m'opposa un ultime refus : il avait exigé d'être enterré dans le petit cimetière proche, au pied de falaises abruptes — où il faudrait casser la glace pour

l'enterrer — anéantissant mon désir de lui élever un tombeau dans notre petit cimetière familial.

Son corps maintenant repose dans la terre des Alpes que recouvrent la neige et la glace. Les chairs que j'ai caressées vont se défaire. Tous les atomes libérés de sa substance s'animeront sous mille formes de vie, participant à l'éternelle beauté, parcelles de Divinité portant la loi universelle en sa totalité jusqu'à ce que, de vies en trépas, se réalise complète la pyramide sublime — montagne de Divinité — chef-d'œuvre unique et parfait du génie de l'Art absolu — Tu seras à nouveau un homme, ô mon bien-aimé, et dans les parturitions de la Terre, nos deux vies se seront peut-être confondues. Dès à présent, l'œuvre de ton intelligence, ta bonté répandue, l'impression de ta beauté, toute ta personnalité subsistent anonymes, pour jamais, dans le corps immortel de l'Humanité que tu as chérie.

« Etre ou ne pas être,
« Voilà la question!
« Est-il plus noble en son fors
« De supporter les traits
« Dont nous meurtrit l'outrageuse fortune?
« Ou bien de s'insurger contre une mer d'ennui,
« De lutter et d'en triompher?

Il ne s'était ni révolté ni soumis passivement, pas plus qu'il n'avait voulu dormir et rêver. Fixant une troisième alternative, il avait choisi de magnifier l'outrageuse fortune et de faire une vertu de force de sa meurtrissure. A l'ire meurtrière du prince danois, il avait substitué un ministère d'obscure et permanente générosité. Il n'avait su qu'aimer; il avait autant ignoré la vengeance que l'abattement et la sécheresse du cœur.

En écrivant ces lignes, je sens venir à mes yeux les mêmes larmes de bonheur que celles qui balayèrent mon visage au sortir du petit cimetière de montagne, sous la neige que perçaient seuls les sommets des croix. Le bonheur d'avoir connu cet être privilégié s'impose toujours à moi et je retrouve au plus profond de mon âme l'empreinte de tout ton Etre.

Combien est grand mon bonheur d'avoir ressenti son contact et éprouvé son amour! Ma félicité est totale dans la fusion concrète de tout mon être avec lui, dans la contemplation de la beauté, dans l'émanation des ivresses de l'esprit.

FRANÇOIS LE HARDY.

ÉMILE ARMAND, THÉORICIEN DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE ET DE LA CAMARADERIE AMOUREUSE

par SERGE TALBOT.

Les amis d'Emile Armand viennent de publier un beau livre (1) destiné à faire connaître les travaux, l'action émancipatrice et la philosophie d'un grand bonhomme qui a passé sa vie à lutter contre le conformisme et à démystifier ses contemporains. Armand appartenait au groupe anarchiste qui se réclamait des idées sur lesquelles Anna Mahé et Albert Libertad avaient fondé le journal l'*Anarchie*. Alors que les anarchistes de la tendance de Jean Grave, de Kropotkine, par exemple, visaient avant tout à la destruction de la société capitaliste par la Révolution Sociale, Libertad disait : « Ce n'est pas dans sept ans qu'il faut vivre en anarchiste, c'est tout de suite. C'est tout de suite que l'anarchiste doit mettre ses actes en accord avec ses idées. »

L'importance de cet apôtre révolutionnaire, qui mourut voici deux ans, lucide nonagénaire, tient à ce que tout au long de sa carrière, Emile Armand, qui ne pratiquait pas, autant qu'on le sache, l'inversion sexuelle, prit néanmoins la défense des hétérodoxes en amour par refus du conformisme moral et par fidélité à son principe des expériences libres et illimitées.

Ernest-Lucien Juin, dit Emile Armand, naquit à Paris le 26 mars 1872 et mourut à Rouen, le 19 février 1962.

---

(1) *E. Armand, sa vie, sa pensée, son œuvre* (La Ruche Ouvrière, 10, rue de Montmorency, Paris-3e).

Il avait pour devise : « Sagesse et Volupté. » Un jour il écrivit : « Je désire dormir mon dernier sommeil dans la première fosse venue. Si mes amis insistaient, voilà l'épitaphe qu'il me plairait qu'ils plaçassent sur la dalle rappelant mon souvenir : « Il vécut, il se donna, il mourut inassouvi. »

Ecrivain, philosophe, poète, Armand fut avant tout un militant, un propagandiste, qui a sacrifié la vie privée à la propagande et qui a lutté jusqu'au bout contre les contraintes sociales antinaturelles. « Rien ne l'arrêtait, ni fatigue, ni maladie, ni température inclémente, ni question d'argent », dit Denise Juin, sa dévouée compagne pendant plus d'un demi-siècle.

Il commença à militer à l'Armée du Salut; en réaction sans doute à une éducation première anticléricale. Il a passé de 1889 à 1897, dans les rangs des salutistes, « quelques-uns des meilleurs instants de sa vie », a-t-il dit plus tard.

Mais l'influence des idées anarchistes va peu à peu détrôner la foi chrétienne. Il médite les classiques de l'indépendance authentique : Proudhon (la liberté est la mère de l'ordre), Max Stirner (les unions volontaires d'égoïstes), Tucker (« Mêle-toi de ce qui te regarde », seul critère moral de l'anarchisme), Tolstoï (le salut est en vous), Spencer (l'éducation intellectuelle, morale et physique), Edward Carpenter (l'amitié-camaraderie, facteur de développement intellectuel et social), Ibsen (l'homme seul est le plus fort), Havelock Ellis (le fait sexuel considéré au point de vue psychologique), Han Ryner (la réalisation de soi-même dans la vie harmonieuse) et maints autres.

Simultanément une expérience malheureuse du mariage ne manque pas non plus de le marquer. Dès 1904 apparaissent les idées essentielles qu'il ne cessera de développer et d'approfondir sa vie durant :

— « La vérité, c'est que mon être tout entier se révolte contre tout ce qui tend à enserrer l'esprit ou le cœur dans une formule collective. »

La caractéristique de son individualisme apparaît déjà. C'est, dira J. Lauron-Néjan, « la primauté accordée en tous lieux et en toutes circonstances à la volonté et au pouvoir d'affirmation de l'individu dans toutes les manifestations de sa vie personnelle ou sociale ». Il a fait sienne la formule : « J'expose, je propose, je n'impose pas. »

Son idéal est celui d' « une société où les hommes pourraient se grouper par affinités et, par le jeu de la libre entente, choisir le régime économique, l'enseignement philosophique ou la règle morale qui concorderait le mieux avec les tempéraments, les mentalités ou les conceptions de la vie particulières à chaque groupe ».

Après la seconde guerre mondiale, créant la revue *L'Unique*, titre inspiré par l'œuvre de Stirner « L'Unique et sa Propriété », Armand dira encore :

« Que son idéal demeure *La Société sans Gouvernement*, c'est-à-dire un état de vie sociale fondé sur la multiplicité des familles d'élection, des unions ou associations ou fédérations volontaires, conçues et réalisées sans ingérence ou contrainte *extérieure*, sans contrat *imposé* du dehors, toute garantie étant fournie à l'isolé d'évoluer à part s'il le préfère. »

Ce but de toute sa vie, il a toujours préconisé le même moyen pour y parvenir : « Susciter en chaque être humain le désir d'apprendre à penser par lui-même et à vivre ce qu'il pense. » Tel est le rôle de l'éducation, ou, comme il dit, de *L'initiation individualiste anarchiste*. Cet en-dehors veut vivre libre, il veut « pouvoir être l'hérétique de sa propre foi », varier ses expériences, modifier ses points de vue, faire le maximum d'expériences « hors du troupeau ». Aussi, sur la question sexuelle, dut-il assez vite se séparer des « anarchistes chrétiens » tolstoïens.

« La possibilité de contradictions ne gênait pas Armand, note Ixigrec. Il entendait n'être l'esclave d'aucune théorie si elle s'avérait hostile au but émancipateur qu'il poursuivait. » Mais « sous des divergences apparentes se cache, dès le début de son activité sociale, même chrétienne, une défense ardente et raisonnée de l'unité humaine : l'individu ».

L'individualiste anarchiste intégral et partisan de la petite propriété, qui permet l'indépendance de l'individu tout en excluant l'exploitation de l'homme par l'homme. Selon lui, l'individu ne doit pas vivre en solitaire, mais en formant de petites communautés « d'affinitaires », des petits groupes ésotériques, des abbayes rabelaisiennes.

Armand est polyglotte : il parle une dizaine de langues. D'abord correcteur, il se fait connaître comme éditeur de périodiques à caractère philosophique : *L'En-Dehors*, *L'Unique*..., comme écrivain, auteur d'innombrables bro-

chures, journaliste et poète. Il fonde des groupes comme les Compagnons de L'En-Dehors, le Groupe Atlantis. A partir de 1911, il est aidé par sa compagne, Denise Juin, Directrice d'école. « Il faut l'avoir vu en plein travail, à son bureau, au milieu de ses livres, sériant les articles pour son journal, s'occupant du courrier, puisant la lecture des éléments pour ses critiques, sans cesser pour cela d'organiser ses réunions et ses éditions », écrit Ixigrec.

Sur tous les tons, pendant cinquante ans, il répète à ses contemporains : « Je ne reconnais et ne pratique d'autre morale que celle de la liberté individuelle, intégrale, absolue — où qu'elle aboutisse. Je n'y pose d'autre limite que la liberté d'autrui. Je n'entends la soumettre qu'à un critère unique : celui de ma pensée, de ma raison, en un mot de ma conscience. »

Quelques articles imprudents sur l'illégalisme valurent, en 1905, une très fâcheuse aventure à Armand. Il avait alors pour maîtresse la femme d'un faux-monnayeur. Quand la police vint, à six heures du matin, arrêter ce dernier, ce fut Armand dans la chambre conjugale qu'elle trouva, un Armand qui, ignorant tout de l'affaire, ne cherchait, comme l'Antony d'Alexandre Dumas père, qu'à sauver l'honneur de sa tendre amie. Quand le faux-monnayeur apprit qu'il était un cocu véritable, il se vengea bassement en faisant condamner son rival à cinq ans de réclusion — un rival qui ne pratiquait pourtant l'illégalisme qu'en amour. Quelque deux mille trois cents ans auparavant un précurseur anarchiste, Diogène de Sinope, pour avoir falsifié la monnaie, fut exilé de sa ville natale.

En 1918, c'est son pacifisme qui valut à Emile Armand plusieurs années de détention. Il pensait : « L'emploi de la violence ne résout rien : il est un signe de supériorité brutale, un procédé absolument contre-individualiste, puisqu'il nécessite l'emploi de l'autorité physique. » Faussement accusé d'avoir aidé un déserteur à gagner l'Espagne, il fut condamné à cinq ans de prison par le tribunal militaire de Grenoble.

La seconde guerre mondiale allait lui réserver de nouvelles rigueurs : il sera interné successivement au camp de Hirtaignes, dans le Cher, au camp de Sablon, en Dordogne, au camp de Saint-Germain-les-Belles, en Haute-Vienne, à la prison Saint-Pierre, à Marseille, au camp de Chibron, dans le Var, au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, dans le Tarn. Le

vieux libertaire avait alors soixante-neuf ans, mais il était resté celui qui écrivait, en 1907, à la Santé :

« *Je suis pour le vaincu, l'enchaîné, l'impuissant;*
Je suis pour l'accusé, non point pour l'innocent,
Car qui peut distinguer l'innocent du coupable
Dans la mêlée ardente, atroce, épouvantable,
Dans ce creuset fumant qu'est la société?
J'ai la haine de ce qui restreint la liberté,
Prive de l'air des champs, claquemure, espionne;
Du prisonnier pour moi la cause est toujours bonne. »

Emile Armand a donné une base scientifique à son individualisme :

— « Il me paraît établi, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il existe une tendance générale, universelle, visant l'évasion de l'homogène primitif, de l'aggloméré primordial vers l'hétérogène, le dissocié. Il y a une tendance de l'amorphe au défini. Cette tendance est évidente dans le processus qui fait que la planète s'affranchit finalement de l'agrégat nébulaire. Il y a un élan, une tendance persistante à une libération de l'emprise, de la maîtrise de la substance inconsistante, de la masse infinie. Les organismes vivants se libèrent de l'immobilité végétale et se meuvent sur le sol de la planète, d'abord en manifestant le désir de se déplacer dans une certaine direction, puis en rampant, ensuite en se tenant sur des pattes plus ou moins hautes, enfin en adoptant la station droite. Les énergies et les forces se libèrent et s'efforcent de se libérer des formes de substance qui les emprisonnent. »

— « Le phénomène vital en soi consiste justement en la destruction des circonstances statiques, en la rupture des conditions d'équilibre ou de stagnation hostiles à l'apparition, à l'éclosion, au mouvement des formes échappant à l'agglutiné, à l'inconscient, à l'insensible. La vie n'est pas un phénomène conservateur. »

En effet, la vie se maintient par une usure continuelle, jusqu'à la mise hors d'usage des rouages, jusqu'à épuisement de l'organisme, « jusqu'à ce que, dit-il, les matériaux dont les organismes sont fabriqués retournent à la circulation universelle et à ses métamorphoses ».

Le concept anarchiste, qui vise sans cesse à différencier, à dégrégariser, se confond avec le processus vital lui-même.

Il a pour point de départ : « La négation de l'autorité étatiste, de la violence gouvernemantale au profit du déterminisme individuel, de la liberté de choix personnelle; la lutte contre la statique oppressive et grégaire au profit de la dynamique libératrice et individuelle. » Comment ne pas penser au mot d'Oscar Wilde, un de nos « Affinitaires » (comme disait Armand) : « L'esprit critique seul est créateur? »

Sur le plan éthique il faut, dit Armand, « Vivre pour vivre ». « Nul ne trouve la vie fade ou ennuyeuse que les apeurés de la vie : moralitéistes, ermites, piétistes, momiers et autres atrophiés. »

Fourier avait vu clair qui lança cette expression magistrale de l' « utilisation des passions ». Seul l'insensé supprime, mutile. Il faut utiliser les passions à son propre profit, pour se rendre « plus vivant », c'est-à-dire plus accessible aux nuances des sensations que propose ou que provoque la vie.

Dans son ouvrage capital *L'initiation individualiste anarchiste*, Emile Armand insiste sur cette idée :

— « La vie est belle à vivre pour qui la mène insouciant des restrictions de la responsabilité, des craintes du qu'en-dira-t-on ou des bavardages des commères. La vie est belle à vivre pour les individualistes! »

— « Vivre pour vivre, pour satisfaire les besoins du cerveau ou l'appel des sens. Vivre pour acquérir le savoir, pour lutter et se bâtir une individualité tranchée, pour aimer, pour étreindre; pour cueillir les fleurs des champs et manger les fruits des arbres.

« Vivre pour produire et consommer, pour semer et pour récolter, pour chanter à l'unisson des oiseaux, s'étendre au soleil tout de son long sur la grève. »

Ces lignes ont été écrites en 1926. Qui n'y reconnaîtrait l'écho de celles d'André Gide, en 1897, dans *Les nourritures terrestres?*

— « Il ne suffit pas de *lire* que les sables des plages sont doux; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a précédée une sensation m'est inutile. Je n'ai jamais rien vu de doucement beau en ce monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche... »

Mais Emile Armand devance parfois l'André Gide des *Nouvelles nourritures*, celui qui disait :

« O toi pour qui j'écris — que j'appelais autrefois d'un nom qui me paraît aujourd'hui trop plaintif : Nathanäel, que j'appelle aujourd'hui : camarade — n'admets plus rien de plaintif en ton cœur... »

C'est bien au camarade que s'adresse Armand :

« Vivre pour vivre, non point en écrasant autrui, en piétinant les aspirations ou les sentiments de quiconque, non pas en dominant ou en exploitant, mais en êtres libres qui résistent de toutes leurs forces à la tyrannie d'un seul comme à l'absorption des multitudes... en se gardant d'empiéter sur la vie de leurs camarades d'idées, en ne demandant à celui qui ne partage pas leur point de vue que de leur laisser le chemin libre, mais en se rebellant, si besoin est, contre qui ou quoi les empêche de suivre leur route; ni chefs ni suiveurs, ni maîtres ni serfs, voilà ce que veulent les individualistes. »

Ce sont les dirigeants qui ont divisé les manifestations humaines en vertus ou en vices : « La plupart des institutions gouvernementales sont basées en effet sur la restriction des besoins les plus élémentaires et des aspirations les plus normales. »

Aussi les gouvernements ont-ils intérêt à ce que soit considéré comme un vice l'assouvissement des instincts les plus naturels et comme une vertu le renoncement à la satisfaction de ces mêmes instincts.

Idée profonde, qui justifie la formule de Blanqui : « Tartuffe, Shylock et Loyola partent, la main dans la main, à la conquête de la nuit. »

Avec une ardeur nietzschéenne, Armand combat les instincts grégaires de l'homme. Il dénonce ce qu'il nomme : « le péril médiocratique ».

« La médiocratie, c'est le règne, le régime, la domination des médiocres..., le médiocre n'est point trop vertueux et il n'est que modestement vicieux. Il reste en toutes choses... un médiocre... Il n'est pas un individualiste qui ne demande qu'on sème à la volée les concepts originaux, les perspectives étranges, les penseurs qui déconcertent, les opinions qui exaspèrent, les thèses qui désorientent. »

Nathalie Sarraute dirait que les médiocres appartiennent au clan des oppresseurs qui, solidement retranchée dans la citadelle du cliché, réduit l'existence de l'opprimé à un cliché, ravale ses goûts et ses prétentions au lieu commun de tous les goûts, de toutes les prétentions.

Menacé de toutes parts l'individu authentique doit réagir ou périr. Emile Armand va jusqu'à se demander si, dans une société où aurait disparu l'exploitation de l'homme par l'homme, il y aurait encore des « transgresseurs » et il pose le problème suivant : « Le transgresseur n'est-il pas le facteur suprême et ultime — dans le temps et sur la planète — de l'évolution des aspirations et des réalisations humaines en matière de connaissances, de conventions et de mœurs?... Sans le transgresseur, sans le réfractaire intellectuel, éthique, économique, religieux, y aurait-il eu développement, déplacement ou transformation des pensées, des acquis et de leurs applications, des états d'existence des individus et des sociétés? »

Cependant, dit Armand, en règle générale l'individualiste, dans la Société actuelle, n'est pas un illégal. Il fait à la Société « un minimum de concessions pour en retirer un maximum d'avantages ». Ce qu'il doit revendiquer c'est « pleine et entière faculté de se conduire pour et par soi-même, c'est-à-dire d'évoluer, de se développer, de s'expérimenter à sa guise ».

Au milieu des forces cosmiques qui se heurtent et s'entrechoquent, il faut s'efforcer d'être soi-même une force qui agisse « sans se soucier des lois, des conventions, des idées fixes ».

— « La vie est trop courte, dit-il encore, pour que le vivant ne songe pas à l'utiliser de façon à lui faire rendre tout ce qu'elle peut donner — chacun selon sa nature. Trop longtemps le moralitéisme a comprimé les tempéraments, abâtardi les jouissances, courbé les désirs sous le joug des préjugés. »

— « L'individualiste anarchiste ne rend compte à personne de ce qu'il fait, de ses faits ou de ses gestes. Il ne doit de comptes qu'à soi-même et s'il consent jamais à fournir des explications, ce ne peut être que lorsqu'il lui plaît, où il lui plaît, et à des camarades qui lui agréent. »

Comme André Gide, il peut dire :

« J'ai porté hardiment mes mains sur chaque chose et me suis cru des droits sur chaque objet de mes désirs. » Il proclame le droit au « plaisir de mordre à pleines dents — selon le cliché consacré — au gâteau des jouissances intellectuelles, sentimentales, physiques ». « A cette devise *sagesse et sainteté,* je préfère *sagesse et volupté.* »

Comme l'a montré Max Stirner, « le monde n'existe *pour moi* que parce que *j'existe*, parce que *je sens* son existence, parce que j'en perçois les effets... Je ne suis donc pas un citoyen du monde, je suis le citoyen de mon monde ».

Si je refuse la solidarité imposée, j'accepte la solidarité volontaire, la camaraderie avec ceux de mon espèce, ceux de mon monde.

SERGE TALBOT.

(à suivre)

DANIEL GUERIN

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME EXCENTRIQUE

« La jeunesse de l'auteur... »

Julliard — 13,50 F

JOAO GUIMARAES ROSA

DIADORIM

« Son corps aime Diadorim
mais son esprit lutte contre cet amour... »

Ed. Albin Michel — 440 p. — 22,50 F

ÉTAIS-JE UN COLLABORATEUR ?

par Raymond NORMAND.

Après les événements que j'ai relatés dans mon dernier récit (1) nous avions enfin regagné, mes parents, ma sœur et moi, notre ville natale, libérée par l'armée américaine depuis le début juillet. Les rues grouillaient toujours de militaires en nombre encore plus important, mais il s'agissait cette fois de soldats américains, ce qui changeait beaucoup la face des choses.

L'hiver fut encore cette année-là très rigoureux, et la neige fit très tôt son apparition. Heureusement le ravitaillement et le chauffage s'étaient sensiblement améliorés. La neige persista, ce qui est inhabituel dans cette région au climat tempéré, et la circulation devint rapidement de plus en plus difficile. Pour la première fois l'on vit des camions avec des roues chaînées.

Des équipes de prisonniers de guerre allemands gardés par des soldats marocains arme à la bretelle étaient employés pour déblayer les rues secondaires où la neige demeurait. Sur autorisation spéciale de l'autorité militaire l'on pouvait obtenir qu'une petite équipe de trois ou quatre prisonniers vienne effectuer divers gros travaux dans les propriétés privées, ce que mon père, en qualité d'ancien officier, n'eut aucune peine à obtenir.

C'est ainsi qu'une petite équipe de trois prisonniers allemands, accompagnée évidemment d'un soldat marocain, vint à la maison pour une journée de travail. Mon père devant s'absenter l'après-midi, je promis de revenir assez tôt afin de voir les travaux avant le départ prévu à dix-sept heures. Aussitôt de retour, je me rendis immédiatement au jardin. Les trois hommes travaillaient sans relâche. Je m'arrêtai pour saluer le soldat marocain et échanger quelques mots. Deux des soldats allemands se trouvaient près de lui. Ils

(1) « C'était en juin 44... », voir *Arcadie*, n° 135.

me saluèrent aussi poliment, ce qui me surprit énormément, non pas que je doutasse de leur politesse, mais il faut bien avouer que c'était assez inattendu vu les circonstances. Ils pouvaient avoir quarante ans environ. Le troisième se trouvait un peu plus loin et me tournant le dos ne m'avait pas encore aperçu. Lorsque je parvins à sa hauteur, il se retourna surpris de ma présence, et nos regards se croisèrent. C'était un solide garçon de vingt-quatre à vingt-six ans environ, d'un physique assez avenant. Il répondit à mon bonjour avec un léger sourire et sans me quitter des yeux.

Assez impressionné, je continuai néanmoins à faire le tour du propriétaire. Faisant semblant de m'intéresser aux arbres fruitiers je ne cessais de le regarder à la dérobée, et instinctivement nos regards se croisaient.

Rentré à la maison, je parvins aisément à convaincre ma mère de leur offrir une tasse de café et une légère collation avant leur départ. Après cet accord j'allai prévenir le soldat marocain de cette invitation. Les Allemands ne réalisaient pas très bien pourquoi on les faisait stopper un quart d'heure plus tôt, mais ils eurent vite fait de comprendre lorsque je les fis pénétrer dans la cuisine, laquelle était assez vaste, comme il est de coutume dans les demeures normandes. Sous je ne sais plus quel prétexte, je fis comprendre à ma mère que j'allais m'occuper du service. Ils mangeaient tous en silence, et pour mal faire aucun des trois ne parlait le français ou l'anglais, ce qui limitait évidemment la conversation. Je pus enfin savoir que l'un était des environs de Brême, l'autre de Cologne, et enfin le plus jeune de Hambourg. Tout en mangeant ses tartines, il me regardait de ce regard profond comme seuls certains garçons savent en avoir.

Vint enfin l'heure du départ. Le plus jeune passa le dernier devant moi, et instinctivement nous nous tendîmes la main. Je sentis une légère pression dans cette poignée de main, et bien que peu initié à l'époque à tous ces petits signes secrets, je compris aussitôt, si toutefois il m'était encore permis de douter.

Une minute ne s'était pas écoulée que je vis quelqu'un monter rapidement l'escalier du jardin et frapper à la porte de la véranda menant à la cuisine. C'était le jeune Allemand qui revenait chercher le fusil que le garde marocain avait oublié dans un moment de distraction sans doute. Hélas la

présence de ma mère ne permit pas ce que nos regards auraient ardemment désiré.

Les prisonniers allemands avaient droit à une promenade dominicale effectuée bien entendu sous la garde d'un ou de deux soldats selon l'importance du groupe. Un dimanche après-midi, j'étais à peine sorti de la maison que je croisai un détachement de prisonniers qui se dirigeait vers la campagne. Un soldat me fit un grand geste de la main, suivi presque aussitôt par deux de ses compagnons. C'étaient les trois soldats venus travailler à la maison il y avait à peine deux mois. Le jeune Allemand me fit encore un signe de la main auquel je répondis, mais il nous était évidemment impossible d'en faire davantage.

Le mois de mai arriva, amenant l'armistice marqué par de nombreuses fêtes franco-américaines. Par la suite les prisonniers allemands eurent le droit de se promener librement sans gardes du corps et n'étaient astreints qu'au régime normal des militaires. Un certain dimanche d'août, me baladant en ville, je fus interpellé par un « bonjour Monsieur » prononcé assez timidement dans mon dos. Me retournant je vis mon jeune soldat allemand qui m'aborda avec un large sourire tout heureux de cette rencontre. La conversation était, l'on s'en doute, assez limitée, mais nous n'eûmes cependant pas de peine à comprendre que nous étions libres tous deux pour une promenade à la campagne. Et, traversant la ville en compagnie d'un ex-prisonnier allemand portant une vareuse avec les grandes lettres « PW » (2) peintes au dos, nous nous dirigeâmes vers des lieux plus tranquilles. Tout à ma joie je n'avais pas réalisé que j'aurais pu croiser bon nombre de gens de connaissance et faire jaser à mon sujet.

La campagne est assez proche, et nous fûmes bientôt à travers champs la main dans la main et le sourire aux lèvres. S'aidant d'un petit carnet et d'un crayon nous échangions quelques impressions. J'appris ainsi qu'il s'appelait Rudolph et qu'il était mécanicien dans un garage. Il devait partir la semaine suivante pour Hambourg sur un dock flottant.

Un endroit propice nous permit de nous allonger, et dans une forte étreinte le long baiser tant souhaité s'échangea. Dans l'ardeur et l'insouciance de nos vingt ans seules les hautes herbes foulées furent témoins de nos ébats... Eten-

(2) Prisoner of War — Prisonnier de Guerre.

dus maintenant sur le dos nous regardions le ciel en silence sans rien dire, la main dans la main, les doigts entrelacés. D'un rapide coup d'œil à sa montre, il me fit comprendre qu'il se faisait tard car il devait être rentré à dix-sept heures trente. Le retour s'effectua sans difficulté et j'eus la chance de ne rencontrer personne, ayant eu il est vrai la présence d'esprit cette fois d'éviter les grandes artères.

Son départ était fixé pour le samedi suivant. Rendez-vous fut donc pris pour le mercredi son jour de sortie, vers neuf heures du soir sur la petite plage qui borde la ville. Je n'étais pas en retard au rendez-vous fixé, cependant Rudolph était déjà là lorsque j'arrivai, et de loin je le reconnus malgré la nuit. Nous échangeâmes un furtif baiser, heureux de nous revoir. Il avait fait très chaud cette journée-là, et il faisait bon se promener au bord de l'eau, toujours la main dans la main, sans mot dire, écoutant le doux clapotis des vagues venant mourir sur les galets. La plage n'était pas éclairée, ce qui favorisait évidemment notre promenade. Assis à présent sur les galets nous échangions de rapides baisers accompagnés de mots tendres. Seules les quelques solitaires promenant leur chien ou souvent à la recherche de rencontres fortuites nous empêchèrent de succomber à la tentation très forte qui nous animait tous deux.

Mais l'heure est une invention parfois bien cruelle et vingt-deux heures arrivèrent très vite. J'oubliais que si je pouvais rentrer à une ou deux heures du matin, il n'en était pas de même pour Rudolph. Cheminant à pas lents, nous prîmes la direction de sa caserne. Il sortit de son portefeuille une belle photo qu'il avait déjà dédicacée. J'étais à la fois heureux et confus, n'ayant rien de pareil à lui offrir sinon une petite photo d'identité qu'il accepta de grand cœur.

Puis vint la séparation sur une longue poignée de main. Resté seul au milieu de la route, je le regardais s'éloigner sur la grande avenue menant à la caserne. Il se retourna à diverses reprises pour me faire de grands signes de la main auquels je répondis de même et, lorsqu'il eut enfin franchi la grille, je repris à pas lents le chemin de la maison, tout en essuyant une larme au coin des yeux.

RAYMOND NORMAND.

A UN JEUNE FRANÇAIS

Dans le train d'Amsterdam quittant Paris à 3 h 12,
Quand j'eus choisi mon compartiment (était-ce pour disposer d'un coin ou parce que tu m'avais plu au premier regard?),
Ton obligeance eut tôt fait de confirmer ma sympathie,
Car tu ramassas promptement le billet que j'avais laissé choir.
Que n'entrai-je alors en conversation avec un si aimable compagnon de voyage!
« Vous êtes bien gentil! » c'est tout ce que je trouvai à lui dire.
Il est vrai que tu avais en main un roman, L'Homme foudroyé, *où tu t'absorbas bientôt,*
Et que quatre lourdes Américaines envahirent ensuite le compartiment,
Suivies d'un commissionnaire en nage, surchargé de paquets, de sacs et de valises
Gonflées de toute la paccotille qu'on ramasse à Copenhague et en Suisse.
« Nine, teen, eleven... » Ces matrones étaient fort agitées par le dénombrement difficile de cette richesse.
Toi, sans trop comprendre leur jargon, tu les aidas bénévolement, te dressant d'un jet vers le filet surencombré
Et, sous ta lacoste qui les dérobait à peine,
Je pus admirer l'élégance de tes flancs et ta souple prestance,
Corps d'atlante ou de télamon fait pour servir de modèle à un Jankelevici!
Cependant, lorsqu'à mes côtés tu te rassis,
Je ne trouvai, en guise de civilité, qu'à t'offrir mon numéro de Paris-Match.
Ta main brune, en le feuilletant, me fit voir une alliance à mon marché;
Mais pourquoi, pourquoi ta lèvre et tes yeux gardaient-ils ce demi-sourire
Qui faisaient de moi l'homme foudroyé de ton roman à vingt-huit francs?

JEAN FLORENTIN.

L'INITIATION

par RAPHAELLE SORIANA.

A dix-huit ans, munie d'un modeste brevet supérieur, Sandra fit ses bagages, quitta son collège de province et se mit vers la gare. Jeune Rastignac féminin, elle aurait crié volontiers : « Et maintenant, à nous deux, Paris ! » Paris, sa ville natale, qui pourtant devait se montrer plus coriace que maternelle...

Rien ne la rebutait, ni les longues études difficiles, ni les conditions matérielles médiocres. Après avoir connu pendant des années la promiscuité des dortoirs, elle avait enfin une chambre à elle. Bien que cette chambre fût dépourvue du moindre confort, c'était tout de même un refuge. Elle travaillait à la lueur d'une lampe à pétrole, les jambes enveloppées dans des couvertures car maintenant il fallait s'attaquer aux concours des grandes écoles. Son père consentait bon gré à financer ses études, en rechignant, même pour sa fille unique — les frère et sœur ayant eu la chance de ne pas survivre — et la note de demi-pension restait souvent impayée. Sandra ne se troublait pas pour si peu. Les questions d'argent ne l'intéressaient pas. Sans un sou en poche, vêtue d'un vieux manteau râpé couleur moutarde, du plus triste effet, elle n'enviait pas ses compagnes privilégiées et allait son chemin, riche de sa volonté et de sa robuste jeunesse.

Affligé d'une fille inapte à toute besogne ménagère, le père de Sandra, si « regardant » qu'il fût, dut recourir à une aide ancillaire. Ce n'était pas une vulgaire boniche. Mme Boissier avait « eu des malheurs ». Veuve de guerre, elle arrondissait sa maigre pension en faisant des ménages. C'était une femme sans âge et sans grâce, le menton hérissé de barbe comme un vieux sapeur. Elle avait une fille du même âge que Sandra, petite main chez un grand couturier, et qui présentait la particularité de porter une tête fine assez jolie sur un corps déjà lourd de matrone. Les deux jeunes filles s'entendaient bien et la situation de la

mère ne nuisait en rien à leur camaraderie. Elles se promenaient ensemble, les dimanches de printemps, dans les bois de Montfermeil, fréquentaient le poulailler du *Gymnase* et du théâtre Sarah-Bernhardt pour y applaudir, en y pleurant abondamment, les pièces de Bernstein et d'Edmond Rostand.

Hélène Boissier, fille des faubourgs, était beaucoup plus dégourdie que Sandra. Quoique née aux Batignolles, celle-ci avait passé toute son enfance en province, entre les murs étouffants d'un collège. Comme la plupart des adolescentes, elle était instruite des réalités de l'amour orthodoxe — qui l'avaient fait reculer d'horreur. Comme Zazie elle avait dû se défendre contre les « papouilles zosées » de vieux messieurs, amateurs de fruits verts, mais elle restait très innocente et tout à fait ignorante de ce qu'on appelait les « perversions sexuelles » dans les livres sérieux.

Un jour les deux amies tombèrent en arrêt devant un kiosque à journaux où s'étalaient des livres bon marché sous des couvertures aux couleurs criardes. Sur l'un d'eux on voyait un jeune homme très élégant, nonchalamment étendu sur un sofa, les doigts chargés de bagues, la paupière languide, l'air évanescent... C'était *Lucien*, de Binet-Valmer, roman en vogue à l'époque.

— Oh, ricana Hélène, c'est une histoire de tapettes.

— Qu'est-ce que c'est? dit Sandra, qui n'avait jamais entendu le mot.

— Ben, une histoire d'homme qui aime les hommes quoi. Tu ne sais donc rien.

— Alors, ça existe ces choses-là?

— Ma pauvre fille, tu as peut-être fait des études, mais ce que tu peux être gourde en certains cas!

Sandra réfléchissait et le processus d'association d'idées commençait à fonctionner.

— Et les femmes qui aiment les femmes, ça existe aussi alors?

— Bien sûr. Quand j'étais à l'école professionnelle on a renvoyé deux filles parce qu'elles faisaient des choses ensemble...

— Quelles choses?

— Des choses...

Hélène avait pris un air important et mystérieux mais n'en dit pas davantage sur le moment.

— II —

Sandra se souvenait de ses années de pension. A part l'abbé Pelletier qu'elle avait adoré à douze ans, selon les meilleures traditions, et le petit Tanguy de Villeray qui lui lançait les pêches de son jardin par-dessus le mur du couvent, elle n'avait aimé que des filles. Mais l'abbé était un ascète asexué, et Tanguy ressemblait à une fille avec ses longs cheveux blond pâle qui lui tombaient jusqu'aux épaules... Celles qu'elle aimait se nommaient Alice aux longs cheveux, si vite effacée de son horizon (1) ; Marie-Louise, brune et passionnée, qui devait avoir neuf enfants; Renée, qui se découvrit une vocation religieuse; Lucienne, l'amazone, si froide et si distante; Léone enfin, qui mourut à vingt ans... La liste s'arrêtait là. Avec Marie-Louise surtout elle avait échangé des baisers fous, mais ni l'une ni l'autre ne croyait qu'on pût dépasser le stade du baiser. Les questions insidieuses de ses confesseurs auraient dû pourtant la mettre sur la voie si elle n'avait été aussi parfaitement pure. Une seule chose la tourmentait : c'était de penser qu'elle était la seule de son espèce. Aussi, vers l'âge de seize ans, pour ne pas paraître en retard sur ses camarades qui couraient les garçons, elle s'était inventé un « flirt » : il s'appelait Daniel Artoff. C'était un Russe chassé par la Révolution et il habitait « Villa des Cyclamens » à Vincennes. Ils échangeaient des lettres que Sandra rédigeait entièrement. Cette idylle « exotique » lui conféra un grand prestige auprès de ses camarades éberluées et la délivra de ce qu'on n'appelait pas encore couramment son « complexe d'infériorité ».

Maintenant elle voyait clair enfin. Les révélations d'Hélène lui ouvraient un monde nouveau. Son propre monde. Ce fut un grand soulagement. On pouvait donc aimer les femmes! Elle n'était pas une exception, une curiosité zoologique. Alors tout allait bien. Cette découverte ne lui posa jamais aucun problème moral. Elle trouvait ses penchants naturels puisque d'autres les partageaient. Et maintenant il fallait « savoir ». Elle dévora furieusement toute la littérature qui traitait la question — la bonne et la mauvaise — des poèmes de Sapho à *La Garçonne* en passant par les *Claudine, Corydon,* les poèmes de Renée Vivien,

(1) *Arcadie,* n° 129.

sans oublier *Le Banquet* de Platon. L'explication platonicienne satisfaisait ses tendances poétiques et son spiritualisme latent : elle était de ces êtres doubles (double-femme) tranchés par Zeus dont chaque moitié, malheureusement, ne retrouve jamais l'autre...

De la théorie à la pratique il n'y a pas loin. Hélène dînait souvent chez son amie et pour lui éviter de regagner trop tard sa lointaine banlieue, Sandra lui offrait de partager son lit... Dans la chambre, froide et peu hospitalière pourtant, le lit allait devenir un petit temple de l'Amour... Hélène hésitait un peu devant l'innocence de sa compagne, bien que ses notions de morale fussent assez primitives comme celles de beaucoup d'enfants de Paris, tôt initiés à tous les secrets de la sexualité. Mais Sandra, en ce domaine comme en toutes choses, était avide de s'instruire. Elle se donna à l'étude sans réserve et, comme elle était douée, les résultats dépassèrent tout ce qu'on pouvait espérer...

Il y eut l'ivresse de la découverte, le lent cheminement dans les labyrinthes du plaisir, toute la gamme des recherches, des inventions, des raffinements, des improvisations... Une véritable symphonie!

Sandra avait trouvé le maillon qui manquait et savait désormais comment on peut concilier le dégoût de l'accouplement bestial et le goût des caresses. Elle tenait enfin la clé de l'énigme. Pendant les années qui suivirent elle mit sa science à l'épreuve et perfectionna sa technique avec chaque nouvelle partenaire, jusqu'au jour où elle fut enfin prête à accueillir le grand amour lorsque parut Juanita...

RAPHAELLE SORIANA.

LES MINORITÉS ÉROTIQUES

du Dr LARS ULLERSTAM.

Ce livre ressemble à un défi (1). Il en est un d'ailleurs. Ullerstam n'hésite pas, dès la préface, à déclarer : « Voilà un plaidoyer pour les minorités érotiques. Il s'attaque à trois sortes d'idées préconçues. » Lesquelles? 1° L'homme qui n'aime pas comme la majorité de ses contemporains, est humainement inférieur à eux. 2° L'originalité sexuelle est un phénomène psychopathologique. 3° On ne doit pas favoriser l'érotisme des minorités.

Pourquoi ces préjugés — surtout dans un peuple aussi compréhensif que l'est le Suédois? — Les raisons en sont multiples, mais toutes obéissent à un critère religieux (si bien camouflé soit-il derrière la « science » et la morale utilitariste). Car aucune des explications proposées par les biologues, les anthropologues, psychologues et psychiatres, pour justifier leur opposition systématique à la satisfaction sexuelle de ces minorités, ne sont pleinement convaincantes. Que nous dit un psychiatre, par exemple? Que l'encéphalogramme anormal détermine le goût d'un homme pour le travesti? Mais que vaut cette fameuse preuve médicale? Rien. Et l'auteur de citer de nombreux cas d'hétérosexuels, semblables au travesti, sur ce plan. Pourtant, ceux-là restent très sensés dans leur vie. Ils bénéficient d'une étrange indulgence du psychiatre (on peut se tromper! Aucune méthode n'est sûre!).

Sur quelle base philosophique s'appuie alors leur critique contre les minorités érotiques? Toujours la même : la pensée judéo-chrétienne. Voyeurs, exhibitionnistes, sado-masochistes, zoophiles (le crime de bestialité), gérontophiles, etc..., sont, par essence... chrétienne, des anormaux. Mais leur langage des juges trahit la source religieuse de leurs certitudes et de leurs dégoûts (l'auteur demande : où commence l'écœurement et où le désir sexuel? Tout cela est ambigu!). Le code pénal, lui-même, comprend des mots issus du vocabulaire chrétien : chasteté, pureté (surtout à propos de l'enfance!), etc... Certes, toute une série d'explications « scientifiques », quant à l'origine « des per-

(1) Ed. J.J. Pauvert. Prix : 18,50 F.

versités », est devenue démodée : le vicieux et le malade physique ont déserté les manuels de psychiatrie. Le médecin ne croit plus à la vertu des hormones mâles pour « guérir » un homosexuel (la preuve du contraire a été établie!).

En revanche, l'homosexuel et ses frères érotiques sont qualifiés de malsains, affectés souvent d'une « immaturité psychique » (selon les psychanalystes. Ullerstam rejette cette explication : elle dégage une étrange odeur : « Etre sain, écrit-il, est une notion qui n'a rien à voir avec l'hygiène mentale, qui nous semble venir d'Amérique et englobe un curieux mélange qui tient à la fois du sportif bronzé, de la brutalité et de la pruderie. » En réalité, dernier avatar de la pruderie judéo-chrétienne, cette notion de santé psychique démontre la ténacité de nos préjugés, rien de plus. Mme de Maintenon, aujourd'hui, serait psychanalyste ou psychologue (genre : Marc Oraison!). Elle n'en resterait pas moins ce qu'elle a toujours été : une Arsinoé, soucieuse de rendre les gens malheureux.

Car nos adversaires à tous n'ont pas désarmé. Si l'acteur a interprété un nouveau rôle, il a conservé son style de jeu. Mais qui est-il lui-même? L'auteur observe ici que l'adversaire impénitent des « minorités érotiques » est aussi un antisémite et un raciste : il refuse tout droit à ceux-ci. Peut-être, se demande Ullerstam, la raison provient-elle de ce que l'homosexuel, le Noir, le Juif, lui offrent une tentation permanente?

Comment en finir une fois pour toutes avec ces oppresseurs? Comment abattre, en chaque Occidental, l'infâme (les églises chrétiennes)? Par la connaissance de l'autre? Sans doute, oui. Mais cette « connaissance ne suffit pas à elle seule à détruire les préjugés. Il faut comprendre et se pénétrer du fait que les déviés satisfont des besoins de même nature que les nôtres et que des circonstances que nous ne connaissons pas, leur éducation peut-être, ont lié la satisfaction de leurs désirs à certains stimulants extérieurs ».

Comprendre de l'intérieur, vivre la condition de l'opprimé sexuel aussi. Genet disait quelque part : seul, un délinquant peut comprendre l'enfance délinquante. Mais Ullerstam n'est pas homosexuel lui-même. Alors? Il a imité ce Blanc Américain, un romancier soucieux de connaître à fond le problème noir (et il s'était transformé lui-même en nègre). Ullerstam, lui, cria partout s'être converti à l'homosexualité : « La réaction fut terrible. J'eus l'impression d'être la victime d'un impitoyable racisme. » Indigné, il écrivit son livre.

Ses **Minorités Erotiques** sont un essai de vulgarisation scientifique, rédigé sur un ton volontiers provocateur. Visiblement, l'auteur défie ses contradicteurs de trouver un argument sérieux à lui opposer. Plaidoyer en notre faveur, pourtant, son livre est aussi le fruit d'une recherche pour résoudre tous ces problèmes érotiques.

Comment aider ces victimes sexuelles à trouver leur bonheur? Car — l'auteur en est persuadé — « les perversités offrent de grandes possibilités de bonheur. C'est la raison pour laquelle les perversités sont bonnes en elles-mêmes, et qu'il faut les encourager ».

A vrai drie, les solutions préconisées ici nous paraissent assez fantaisistes. Mais la France n'est pas la Suède. Et si un médecin peut se permettre là-bas — la Suède, depuis 1933, enseigne aux enfants des écoles l'art d'aimer! — de recommander l'ouverture de maisons de tolérance pour exhibitionnistes et voyeurs, la création même de bordels ambulants (des « Samaritains érotiques » s'emploieraient à satisfaire les désirs sexuels des grands malades, infirmes moteurs, par exemple), s'il souhaite la fondation de clubs érotiques divers et de bureaux, dirigés par des médecins et des psychiatres, en vue de faciliter les rencontres entre les différentes catégories de « handicapés » sexuels, nous ne pourrions, quant à nous, que rester assez sceptiques sur ce chapitre. Sans doute, l'auteur a-t-il raison d'affirmer : il faut réhabiliter la charité sexuelle sur le double plan collectif et individuel. Mais il faut aussi — et avant tout — préparer l'opinion à de telles audaces.

Pour notre part, nous doutons qu'elle le soit dans l'immédiat. En outre, la sincérité pousse l'auteur à commettre une contradiction lourde de conséquences pratiques : d'un côté, il reconnaît l'origine traumatique de certaines manifestations érotiques — exhibitionnisme et voyeurisme — et de l'autre, il veut favoriser le bonheur du voyeur et de l'exhibitionniste; un bonheur qui souvent n'existe pas. Au surplus, et sans vouloir commettre une discrimination érotique à notre tour, l'auteur nous semble confondre un peu certaines formes d'érotisme « classiques » avec des déviations accidentelles. Sans doute, va-t-il me répondre : l'homosexualité est souvent acquise, elle aussi. Mais, dans ce cas, ne faudrait-il pas distinguer, à tout le moins, entre l'acte charnel, source d'un réel plaisir, et les tentatives érotiques plus ou moins réussies de l'exhibitionniste? Il est préférable de rendre ce dernier à une vie sexuelle meilleure, à lui offrir seulement les moyens de s'exhiber en public!

Ces importantes réserves ne doivent pas néanmoins faire sous-estimer la portée ni l'originalité du livre. On y trouvera également des précisions sur le code pénal suédois, allemand, américain, la répression de l'homosexualité en Scandinavie et des considérations variées sur les prisons et les asiles d'aliénés. Enfin, l'éditeur, lui-même, a écrit une postface sur la liberté impartie aux Français. Aujourd'hui, conclut-il, « ces libertés de base sont l'enjeu d'un combat féroce et des multitudes de règlements et d'ordonnances essaient de les rogner, par-ci par-là », depuis vingt-cinq ans (Pauvert l'a appris à ses dépens).

Mais l'essentiel tient avant tout au courage — je dirais presque : l'audace — d'un médecin qui affirme tous les hommes égaux sur le plan sexuel. Et ce médecin suédois ose déclarer : les hétérosexuels ont fait des homosexuels — et de tous les autres « érotiques » — des sous-hommes. C'est à eux désormais à favoriser leur révolte : « Minorités érotiques de tous les pays, unissez-vous! » Quelques « privilégiés sexuels » vous y aideront. Eh bien, bravo!

ANDRÉ CLAIR.

VOULEZ-VOUS NOUS PRÊTER VOTRE MARI ?

nouvelle par GRAHAM GREENE.

Nombreux sont les écrivains anglo-saxons, de bonne lignée, de Melville à Somerset Maugham sans oublier Henry James qui ont fait dans leurs œuvres une place à des homophiles.

On peut cependant être surpris de voir se joindre à cette cohorte un auteur aussi connu que catholique : Graham Greene.

La nouvelle qui inaugure le premier numéro de la **Revue de Poche** (1) est aussi charmante que pleine d'humour.

Son titre, que ne dément certes pas la suite du récit, n'est-il pas tout un programme : « Voulez-vous nous prêter votre mari? »

Il est à craindre que la charmante Poopy n'ait à consentir un prêt à long terme.

Lisez cette nouvelle pour apprendre par quels moyens on détourne, dès le voyage de noce, une jeune marié de ses devoirs.

J'ai connu quelques homophiles assez spécialisés dans le « dra gage » des garçons flanqués de femmes légitimes ou non. Cette opération, qui demande un culot certain et un réel appétit de difficultés, centuplait, semble-t-il, leur plaisir.

Les décorateurs anglais Stephen et Tony n'ont rien à leur envier et s'ils gardent un souvenir cuisant d'un bref passage en Corse qualifiée de « positivement barbare », ils se remettront bien vite de cette déconvenue, attachant à leur nef le jeune et assez candide Peter.

Il y a tant de bonhomie, d'ironie tendre, de connaissance vraie des hommes et de ces hommes bien particuliers que sont les homosexuels, que je donnerai volontiers pour ce court récit une bonne douzaine de ces gros romans empêtrés d'intentions profondes et d'obscurs symboles.

Quant à la traduction, due à Marcelle Sibon, elle m'a paru excellente, mais je laisserai volontiers notre ami Marc Daniel trancher ce point et m'excuse d'empiéter sur un terrain qui lui est réservé.

J'ajoute que le reste de la revue (qui comporte au moins une autre excellente nouvelle : « Le verre de mirabelle », de Jean Freustié), s'il n'intéresse pas directement les Arcadiens, est de qualité.

SINCLAIR.

---

(1) Laffont. Prix : 2 F.

UNE SORCIÈRE DANS L'ILE

par ROSEMARY MANNING.

Ce n'est pas à proprement parler une œuvre qui a pour sujet l'homophilie, mais la province, son désœuvrement mortel, le poison de ses commérages qui, ici, entrainent deux morts.

Toutefois, au moins dans la première partie du récit, tout tourne autour du suicide d'un jeune professeur, accusé de « sodomie » et renvoyé de l'institution religieuse où il enseignait.

Nous saurons peu de chose sur Réginald Plush sinon qu'il se sentait très seul, avait de longs cheveux et se promenait le soir avec des garçons **toujours différents** dans le sentier qui menait à une carrière abandonnée.

Pour son malheur, ce sentier longeait le jardin où une vieille fille cultivait ses concombres.

La fatalité peut être liée à un bien innocent légume.

Tout ce que Miss Timbrel a entendu de ces entretiens est qu'il y était mention du génitif.

Mais comme le fait dire l'auteur, non sans humour, à un de ses personnages : « C'est pour protéger les dames contre les dangers du génitif qu'il existe des forces de police. »

Bien que rien ne soit établi, le Conseil d'Administration réagit vertueusement, saque le jeune maitre, d'où le drame.

Ce qui est particulièrement intéressant ce sont les réactions que suscite ce geste.

Le bon sens populaire est incarné par un tailleur de pierre : « Si on considère la sodomie comme un crime dans cette ile de carriers et de pêcheurs, il y en a d'autres... qui vont être obligés de se jeter à la mer. »

L'opinion la plus humaine est celle du directeur du pensionnat. Il y a d'autres attitudes possibles, dit-il, qu'une mise à pied, la compassion en est une, et « même en prenant certaines garanties l'acceptation ». « Car, ajoute-t-il, s'il faut que les élèves soient protégés..., malheureusement rien n'a été fait pour nous protéger contre le jugement de nos semblables et je me demande si nous ne nous détruisons les uns les autres plus impitoyablement et plus cruellement que par le poison d'un assassin. »

Quant aux commères qui, telles le chœur antique, commentent la tragédie, elles n'y ont bien entendu rien compris et échafaudent un roman à deux sous pour expliquer le geste de Réginald Plush.

On voit comment cette œuvre, dont la technique s'apparenterait assez à une pointe sèche, est pleine de tolérance et de compréhension. Elle se teinte de surcroit d'un certain exotisme quand on voit

---

(1) Stock. Roman traduit de l'anglais. Love, Stranger. Prix : 14,40 F.

la rivalité des deux communautés religieuses, l'anglicane et la dissidente, rivalité qui ne peut qu'aviver et rendre plus aigus tous les conflits.

Une bonne dose d'humour se mêle agréablement à cette peinture et nous plaignons d'un cœur sincère tous ceux qui vivent sur des rives semblables.

J'ai toujours aimé les îles (j'en faisais même collection pour mes vacances) et je ne redoute guère les sorcières mais beaucoup les commérages. Louons Rosemary Manning pour son intelligence et son talent qui l'apparente à de très grands auteurs.

SINCLAIR.

MY SPANISH YOUNGSTER

de MARTIN ELMER.

Aux Arcadiens qui lisent l'anglais, c'est sans réticence aucune que nous conseillerons la lecture de cet excellent et émouvant petit livre — court roman ou longue nouvelle, selon le point de vue auquel on se place (1).

A l'inverse de la plupart de ces sortes de publications, c'est tout autre chose que le récit enjolivé d'une « rencontre ».

Les personnages sont vivants, humains; l'intrigue met en jeu des ressorts dramatiques d'un intérêt soutenu, dans le cadre de l'Espagne à la veille et au début de la guerre civile.

Le style est vivant, nerveux, vrai — encore qu'on puisse se demander si les boxeurs (le narrateur est un boxeur) s'expriment avec autant de correction, et surtout s'ils ont un tel don de mémorialiste!

Je ne ferai, quant à moi, des réserves que sur quelques pages « sentimentales » du roman, que j'ai trouvées bien lyriques et assaisonnées à la guimauve.

Mais... some like it hot, n'est-ce pas? Et, heureusement, il y a tout autre chose dans My Spanish Youngster que le dialogue exagérément romanesque des pages 58 et 59.

La conclusion du roman, mélancolique, est d'une poignante beauté. A elle seule elle suffisait à en recommander la lecture. Heureux seraient beaucoup d'Arcadiens si ce Jeune Espagnol devait, un jour, être traduit en français.

M. D.

---

(1) Martin Elmer : *My spanish Youngster*. Copenhague (Vennens Forlag), 1964, 66 pages.

UN ÉTÉ A SODOME

de EDWIN FEY.

JEUX DANGEREUX

de LOU RAND.

Aux Etats-Unis, l'homosexualité se « vend » bien. Elle intéresse le grand public, qui la contemple avec un mélange de répulsion et d'attirance morbide très anglo-saxon. De là le foisonnement, là-bas, des articles et des livres « sur » l'homosexualité, chacun, bien entendu, prétendant être le premier et le seul à oser dire ces choses, et rivalisant de « sensationnalisme » avec les voisins.

Une nouvelle maison d'éditions, **Argyle Books** (Sherbourne Press, 1640 S. La Cienega, Los Angeles, Californie), vient de se créer pour exploiter ce monde spécial. Elle entre en lice avec **Summer in Sodom**, de Edwin Fey, et **Rough Trade**, de Lou Rand. Elle en adresse des exemplaires à **Arcadie** pour comptes rendus. Donnons-lui donc satisfaction, en déclarant tout net que dans le genre vulgaire, tapageur et conventionnel — à mi-chemin du « porno » et du roman-feuilleton — il est difficile de faire mieux que ces deux livres. Les homosexuels qu'ils mettent en scène sont tous des détraqués, des toxicomanes, des maîtres-chanteurs ou des efféminés grotesques. On nous montre des bars homosexuels qui sont des repaires de trafiquants de marijuana, des bains de vapeur qui sont des guets-apens pour chantage et crime, une plage soumise à la terreur d'une bande de blousons noirs qui exploitent un troupeau de tantes abruties...

Passons, mais puisque l'occasion nous en est donnée, signalons une fois de plus le danger dramatique de cette conception de l'homosexualité que prônent la revue **One** et plusieurs de ses semblables : le « monde homosexuel » considéré comme un « monde à part », avec sa « culture » propre. Voici ce que cela donne, dans **Summer in Sodom** : « Tu dois comprendre (dit un homosexuel pratiquant à un adolescent qui vient d'avoir sa première expérience homosexuelle, et qui est victime d'un chantage) que cela fait partie de la vie de celui qui entre dans notre monde. Il faut choisir, Ted. Il n'y a que deux voies à choisir. Si tu choisis d'être comme moi, tu deviendras membre d'une société à part, qui a une échelle de valeurs différentes pour ses membres, et c'est dans cette société que tu vivras. Si tu choisis d'être « normal », c'est bien, mais alors va-t-en tout de suite. Tu ne seras jamais heureux si tu restes « en marge », à cheval sur les deux sociétés. Il faut que tu te décides pour l'une ou pour l'autre. »

Voilà, maintenant, comment le « grand public » américain voit, ou imagine, la « destinée de l'homosexuel ». Pauvres, pauvres homophiles d'outre-Atlantique!

M. D.

JACQUES BRENNER

TROIS JEUNES TAMBOURS

« Un captivant roman qui se lit comme un policier... »

Ed. Julliard — 256 p. — 13,50 F

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHENES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VIe)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIVe)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17e
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table